

sous le vocable "fils de famille", car ceux-là, habitués à avoir toutes leurs aises en ne travaillant que très peu ou pas du tout, arrivent ici s'imaginant que le diplôme de bachelier, qu'ils ont généralement, est un titre qui va instantanément leur donner la chère sinécure rêvée. Mais ils s'aperçoivent vite qu'en Amérique il n'y a pas de bachot qui dispense d'un travail effectif et que

..... le plus délicat, quittant toute vergogne, Doit retrouver la manche et faire la besogne.

Après cette première constatation, ils font cette seconde que la besogne payante exige des aptitudes que le baccalauréat ne donne pas à lui seul; alors c'est la détresse contre laquelle les énergiques résistent en se faisant balayeurs, débardeurs ou laveurs de vaisselle; quant aux faibles, ils sont pris par le découragement avec ses terribles conséquences.

Ceux qui ne doivent pas venir non plus, ce sont aussi les professeurs, les calligraphes, les bureaucrates, les commis de magasins, les comptables, etc., car ceux-là aussi, surtout s'ils ne parlent pas l'anglais, sont absolument certains, à moins d'une chance aussi exceptionnelle qu'heureuse, qu'ils seront la proie de la misère depuis le moment de leur débarquement jusqu'à celui de leur rapatriement.

Enfin, pour conclure, on peut affirmer que l'émigration française au Canada peut être une bonne chose pour les deux pays, car en même temps qu'elle resserre les liens d'amitié qui les unissent, elle développe nécessairement des relations commerciales réciproquement profitables. Mais elle ne peut se faire pratiquement que si, d'une part, les Français ont la sagesse de n'émigrer que s'ils se sentent capables de rendre aux Canadiens, les services dont ils ont besoin; et, que d'autre part, les Canadiens reconnaissent les services qui leur sont rendus en traitant équitablement ceux qui les leur rendent, ils n'ont pour ce faire qu'à suivre l'exemple qui leur est donné par leur propre gouvernement, qui se rend parfaitement compte que, pour maintenir la mentalité et la langue françaises dans ce pays, on ne saurait trouver de meilleurs auxiliaires que les Français eux-mêmes.

P. ROZOY.

Salut au "Drapeau"

Quelle caresse pour une oreille française que ce nom de "Drapeau" dont on a baptisé le journal nouveau-né! C'est un nom de vaillance, un nom qui sent la poudre, un nom qui évoque une vision de combat.

Oni, vision de combat: combat autour du drapeau pour cette langue française tant aimée par ceux dont elle est le verbe clair, tendre et mâle tout à la fois, — tant haïe par ceux dont le rauque gosier teuton ou anglo-saxon ne sait en moduler les syllabes!

Langue française, tant aimée par les esprits les plus nobles de toutes les nations, langue de la plus haute culture depuis quatre siècles, héritière de la langue romaine impériale, langue de la politesse et de la diplomatie, langue de l'apostolat! Elle ressemble à l'Eglise elle-même, l'Eglise qui démontre sa vérité en ce que toujours elle est la seule attaquée, la seule haïe par toutes les sectes et les religions humaines: la langue française démontre sa beauté en ce qu'elle aussi seule elle provoque tant de jalousie et soulève tant de persécution!

Qui croirait qu'en Amérique, terre de liberté, terre dont les premiers découvreurs et les premiers pionniers et les premiers missionnaires portaient sur leurs lèvres le verbe de France, qui croirait qu'en Amérique aussi la langue française doit combattre pour son existence?

Elle combat dans les Etats de la Nouvelle-Angleterre, elle combat dans la province de l'Ontario, elle combat dans les plaines de l'Ouest, tout comme là-bas elle combat en Alsace-Lorraine.

Mais elle est vaillante comme la race dont elle est l'idiome, elle n'a pas peur du combat.

Et le "Drapeau" s'en vient, modestement mais fièrement, prendre sa place parmi les combattants. Il veut être à la lutte comme ses aînés, comme les "Cloches" du Manitoba, comme le "Droit" et le "Clairon" de l'Ontario, comme l'"Indépendant", la "Justice" et la "Tribune" et tant d'autres de la Nouvelle-Angleterre.

Il vient lutter comme le Congrès du Parler français, comme la Pensée française, comme l'Association Canadienne d'Education; il vient faire la bataille pour la langue française, contre la haine orangiste, contre la jalousie irlandaise, contre le fanatisme anglo-saxon, voire contre le snobisme canadien qui préfère la langue du commerce et de la matière à la langue de la culture et de l'esprit.

Salut et longue vie au "Drapeau"!

CANADIEN-FRANÇAIS.

Service direct entre le Canada et la France

Dans un numéro de la revue mensuelle du comité "France-Amérique" on lit les lignes suivantes:

"Le commerce français a toutes les raisons possibles pour détenir une place prépondérante et même le premier rang en avant de toutes les nations étrangères qui trafiquent avec le Canada, les Etats-Unis exceptés, si seulement nos lignes de navigation directe de France en Canada reçoivent de nos propres nationaux l'encouragement auquel elles ont droit. Le gou-

vernement canadien fait sa part en subventionnant son service. Si les Français n'adoptent pas ce mode d'action, ils doivent compenser leur inaction dans ce sens en encourageant, par leur patronage et leur clientèle d'expédition, les lignes françaises qui entreprennent de faire ce service. Leur intérêt bien entendu leur commande aussi de réserver aux produits canadiens, qui peuvent être l'objet d'un trafic avantageux, une place dans leurs importations afin d'établir la balance entre l'aller et le retour et d'équilibrer les opérations de navigation."

Ces judicieuses paroles méritent d'être méditées par nos compatriotes et les Canadiens-Français qui comprennent tout l'intérêt qu'il y a pour l'influence française, but commun qu'ils poursuivent, à ce que les échanges commerciaux entre la Vieille et la Nouvelle France se fassent par l'intermédiaire d'une ligne française.

La Cie Générale Transatlantique a créé une ligne directe entre les deux pays pour répondre à ce but, d'ailleurs fort intéressant pour elle; mais on doit malheureusement reconnaître, qu'elle n'a pas reçu tout l'encouragement auquel elle était en droit de s'attendre.

Nous reconnaissons, elle le reconnaît elle-même, que le service établi n'a pas atteint l'idéal désirable; mais il faut aussi tenir compte que l'établissement d'une ligne de navigation, qui doit relier les deux rives de l'Atlantique, n'est pas chose aussi simple que certains ont l'air de le croire. C'est, au contraire, une entreprise considérable, dans laquelle une foule d'éléments est à considérer. Sans vouloir faire l'analyse de ces éléments, pour laquelle la place et surtout la compétence nous manquent, nous dirons qu'il y a l'élément argent et que sous ce rapport, la Cie Générale Transatlantique, en commerçant qu'elle est, ne peut pas du premier coup faire une ligne aussi parfaite, par exemple que sa ligne Le Havre-New-York; elle a, c'est entendu, assez de capitaux pour le faire, mais il ne faut pas oublier que les capitaux dont elle dispose, ne sont pas en somme sa propriété; ils ne lui sont que confiés par des actionnaires qui la tiennent responsable de l'usage plus ou moins raisonnable qu'elle en peut faire. C'est pourquoi, une ligne nouvelle qu'elle ouvre, ne peut pas, dès le premier jour, prétendre être une ligne parfaite, on ne peut arriver à cela que progressivement, suivant les progrès que suit lui-même le trafic.

Loin de nous, l'idée qu'il faut, sans aucune observation, accepter tout ce qui peut être défectueux dans une organisation de ce genre; nous pensons même qu'il est bon, qu'il est utile, qu'il est indispensable que chacun signale et critique ce qu'il trouve mauvais et dise ce qu'il juge nécessaire pour atteindre l'idéal. C'est ce que nous dirions ici, si d'autres, qui beaucoup mieux que nous sont, pour cela, compétents, ne l'avaient déjà dit en diverses circonstances.

Devant les critiques et les désirs formulés, la Transatlantique ne s'est pas montrée intraitable, elle a, au contraire, très nettement admis la justesse de la plupart des observations à elle présentées, et s'est engagée à apporter toutes les améliorations désirables, ne demandant, pour cela, que le temps matériel nécessaire et l'appui indispensable d'une clientèle sans laquelle, elle n'a pas le droit d'engager les capitaux dont elle a la responsabilité.

Nous n'avons aucun intérêt personnel à ce que cette ligne soit maintenue ou supprimée, nous n'avons aucun intérêt particulier à ce que, maintenue, elle ait une clientèle lui rapportant ou ne lui rapportant pas; mais elle est un facteur trop important pour les rapports entre la France et le Canada, pour que nous ne tenions pas beaucoup, non seulement à ce qu'elle soit maintenue, mais qu'elle soit étendue jusqu'à nous donner un service hebdomadaire. Nul doute que nous y parvenions, si, aussi bien en France qu'au Canada, on donne systématiquement la préférence à la ligne française chaque fois qu'il n'y a pas impossibilité de le faire.

Causerie Scientifique

Montréal, le 11 février 1914.

Et lux perpetua...

Dans le ciel infini, depuis toujours, luit l'éternelle lumière. C'est une émanation de la matière qui se trouve partout, mais à divers degrés de condensation. Comme l'on constate sa présence dans l'éloignement le plus insondable, cela nous démontre qu'il n'y a de vide absolu nulle part dans le glorieux univers. Pour si rarifiée qu'elle soit, parfois, l'état actuel de la science permet de reconnaître son existence dans les endroits, en apparence les plus déserts de l'espace.

De même qu'un être présente une série de transformations de sa naissance à sa mort, de même aussi la matière, qui passe par des phases analogues, peut être considéré comme ayant une vie propre.

Cette dernière opinion trouve un appui tout à fait sérieux dans les données les plus récentes de la physique. Un ouvrage nouveau de sir Norman Lokyer nous montre les détails de la vie des mondes, nous fait assister à l'évolution individuelle des astres, depuis leur naissance jusqu'à leur mort et à leur renaissance.

Tout naît, tout meurt, tout renaît! Nous voilà donc loin des théories de soleils qui iraient se refroidissant et qui finiraient par s'éteindre, promenant dans l'espace sans bornes leurs masses désormais inutiles à la vie des êtres.

Il est bien démontré aujourd'hui, que les nébuleuses constituent la matière primordiale qui a servi

à former les astres. Or, ces nébuleuses que nous pouvons étudier chaque jour, * de quoi sont-elles formées?

Elles renferment d'après Lokyer, trois éléments: l'hydrogène, l'astérium et l'hélium.

Pour simplifier notre étude, prenons ce dernier corps, l'hélium. Nous savons comment il se produit, puisque nous pouvons le former dans le laboratoire. Il se trouve être le dernier degré de la désintégration de la matière. Or, l'état radio-actif est la limite extrême de l'évolution ascendante de la matière et le produit final principal est l'hélium. Ce gaz, nous le retrouvons en grande quantité dans les nébuleuses et nous le suivons ensuite dans les étoiles neuves que les nébuleuses ont formées. Il est alors devenu de la matière sous ses formes multiples, puis cette matière (comme celle que nous voyons sur notre Terre), parvenue au summum d'évolution, se désintègre finalement pour donner de l'hélium. En conséquence le cycle est accompli. Ce produit libéré par les éléments terrestres ou astraux, est très diffusible.

En ce qui concerne l'atmosphère terrestre, plus on s'élève, plus la quantité de ce gaz augmente. A cent kilomètres de hauteur, l'hélium et l'hydrogène forment les 99 centièmes de l'atmosphère.

Mais voici où la chose devient plus captivante encore. Les molécules d'hélium, grâce à leur vitesse échappent à la gravitation et quittent l'atmosphère de la Terre. Formées aux dépens des éléments radio-actifs d'un monde trop vieux, elles vont voyager dans l'espace. Ces molécules échappées ainsi de tous les soleils éteints et de toutes les terres plus ou moins refroidies ou même mortes, s'orientent dans le ciel immense, se groupent et forment des nébuleuses nouvelles.

De ces formations cosmiques rajeunies, naissent alors des soleils, des terres, des mondes, envahis par la vie, embellis par les merveilles de la nature, dans un éternel renouveau, une admirable splendeur et une divine harmonie.

JOSEPH SCHMITT,

Médecin de l'Union Nationale Française.
Membre de la Société astronomique de France.

* Pendant les splendides nuits de l'hiver canadien, nous pouvons actuellement, à l'aide même d'une faible lunette, contempler la magnifique nébuleuse d'Orion, où se produit cette genèse gigantesque de la formation d'un monde.

Les Fêtes de l'Union Nationale Française

Nous rappelons à nos lecteurs que c'est cette semaine que doit avoir lieu la grande fête de charité organisée par l'Union Nationale Française de Montréal.

Cette fête est organisée dans un but de lucre que l'Union Nationale Française n'a pas à dissimuler, ce lucre étant tout à son honneur puisqu'il a pour but d'aider à la pratique de cette vertu si française: la charité.

Dire ce qu'est et ce que fait l'Union Nationale Française ce serait dire une fois de plus ce qui l'a été déjà maintes et maintes fois par nos confrères canadiens des deux langues.

Nous ne répéterons donc pas ce que tout le monde sait; mais nous citerons un fait, peu connu, qui précise, mieux que de longues démonstrations, l'utilité de cette oeuvre de solidarité patriotique. Il y a environ trois ans, le recorder Dupuis disait à M. Génin, alors président de l'Union, qu'il ne voyait que très rarement des Français cités à la barre de son tribunal et qu'il attribuait cette heureuse rareté à l'influence bienfaisante de l'Union Nationale; en disant cela, le recorder Dupuis ignorait totalement, que cette même opinion avait été déjà émise, environ quinze ans plus tôt, par son prédécesseur, le recorder de Montigny. Une telle opinion émise à quinze ans de distance et spontanément par deux magistrats qui ont eu à juger tant de délits, dont la misère est l'origine, est plus convaincante que n'importe quelle théorie, de l'immense service rendu à la colonie française par une oeuvre qui protège l'honneur de la collectivité en soulageant les misères individuelles.

Par suite de la crise financière qui, à l'heure actuelle, pèse si lourdement sur le Canada en général et sur Montréal en particulier, les "sans-travail" sont cette année infiniment plus nombreux que de coutume et partant les misères également plus nombreuses. Aussi l'Union a-t-elle, cet hiver, une tâche particulièrement difficile à remplir, car si grand que soit le nombre de ceux qui viennent à son refuge demander nourriture et logement, si considérables que soient les secours qui lui sont demandés en dehors du refuge, elle a à coeur que cette année, pas plus que les années précédentes, il n'y ait un seul Français sans abri, une seule détresse française sans secours.

C'est pourquoi elle a organisé cette vente de charité, qui aura lieu dans la grande salle du 65, les 18, 19, 20 et 21 février, comptant que le produit de cette vente l'aidera dans la tâche, que rend si ardue la crise actuelle.

Elle fait donc le plus pressant appel à tous les Français et à tous les Canadiens, amis de la France, pour que tous viennent contribuer au succès de cette vente.

Ceux qui répondront à son appel, et ils seront nombreux, ne le regretteront certainement pas, car en outre de la satisfaction de soi-même qu'ils auront d'avoir fait acte de charité bien placée, ils emporteront de cette vente, le souvenir, non d'un bazar, mais d'une véritable et magnifique fête historique.

La vente devant, en effet, se faire par 10 comptoirs représentant, l'un l'Angleterre, métropole du Canada et amie de la France; l'autre la Russie, notre alliée; un troisième l'Algérie, notre florissante colonie; les sept autres enfin devant représenter les plus typiques de nos vieilles provinces.

Rien n'a été négligé pour que chaque comptoir soit dans la note exacte du site représenté; les kiosques sont tous de parfaite couleur locale; les produits sont bien exactement ceux de la région à laquelle ils sont vendus.

—Mais, allez-vous nous dire, et les vendeuses? Les vieilles provinces françaises étant disparues depuis plus d'un siècle, si les vendeuses sont bien de leurs pays et de leurs époques, nous n'auront pour nous servir que des femmes centenaires radoteuses et grincheuses!

Eh bien! à cet égard, n'ayez pas de craintes! grâce à la complaisance d'environ 150 bonnes fées on a fait un miracle; les vendeuses seront bien de la région et de l'époque qu'elles représenteront, mais ne seront pas pour cela des centenaires ridées, épilées et déformées, nous pouvons vous assurer, au contraire et à son risque de les faire rougir, qu'elles seront toutes jeunes, jolies et pimpantes.

Voilà plus qu'il n'en faut pour assurer le succès que nous souhaitons et que méritent la grandeur de l'oeuvre et l'inépuisable dévouement de ses administrateurs.

L'Opéra Français à Montréal

Depuis plusieurs années, nous avons le plaisir d'applaudir à certaines initiatives, collectives ou privées, ayant pour but le développement et la diffusion des arts dans la métropole canadienne.

Dans une ville au développement et à la fois rapide et intense, l'art lyrique ne pouvait être négligé; c'est ce qu'ont compris plusieurs fervents de l'opéra, parmi lesquels il convient de citer le colonel Meighen.

Les résultats obtenus par ce Mécène lui donnent droit au juste hommage de reconnaissance de ceux, et ils sont nombreux, qui considèrent l'art lyrique comme le plus beau, le plus sublime des arts théâtraux.

Pour moi, Français, qui étudie attentivement les progrès du théâtre à Montréal, c'est avec une fierté, bien légitime, que je constate combien l'opéra français soulève l'enthousiasme du public montréalais. Il faut, toute justice, reconnaître que rien n'a été négligé pour donner du relief aux oeuvres françaises; l'interprétation a dépassé de beaucoup celle à laquelle nous avions habitués les troupes de passage, et les directeurs ont fait de leur mieux pour donner à ces oeuvres le cadre qui leur convenait. Si les directeurs veulent bien persévérer dans cette voie, ils trouveront dans l'opéra français une aide puissante pour assurer le brillant avenir que le succès présent fait augurer pour l'Opéra de Montréal.

Loin de moi l'idée de faire une critique rétrospective sur les trois saisons d'opéra, je tiens seulement, autant dans leur intérêt que dans celui du public, à mettre les directeurs en garde contre l'inconvénient qu'il y a, à faire interpréter nos oeuvres françaises par des artistes peu familiarisés avec notre langue ou même qui l'ignorent complètement. L'art lyrique compte, en France, un nombre incalculable d'interprètes, depuis les premiers rôles jusqu'aux coryphées, il est donc facile de composer une troupe homogène qui éviterait l'effet désagréable qui se produit, inévitablement, quand certains artistes chantent leur rôle dans une langue, pendant que leurs partenaires chantent les leurs dans une autre. C'est une grave erreur que de supposer que le spectateur n'attache pas d'importance à l'interprétation des rôles secondaires, et, même n'en attacherait-il pas, qu'une importance n'en existerait pas moins, car leur ambiance influe souvent sur les effets que doivent produire les premiers rôles.

Un autre point fâcheux est celui qui consiste dans l'abus des coupures et des substitutions d'instruments à l'orchestre; nombre de directeurs se soumettent trop facilement aux caprices d'artistes ou de chefs d'orchestre. De telles pratiques sont toujours faites au détriment de l'art français, car elles nuisent à la compréhension de l'oeuvre et ne constituent rien moins que des fautes contre les règles de la composition.

Comme je l'ai dit plus haut, l'initiative prise est excellente, les efforts qui sont faits pour qu'elle ne reste pas stérile seront certainement couronnés du succès qu'ils méritent, mais, pour cela, il faut, à tout prix, éviter les erreurs que je viens de signaler.

REMY LADEAU.

L'Esprit Français

Le parlement français vient d'être le centre de la plus folle, sinon de la plus franche gaieté. On en a oublié les difficultés budgétaires et la défense nationale.

Unifiés, fédérés, droitiers, se regardaient sans colère, mais pas sans rire. Ils étaient homériques les éclats de rire qui retentissaient du salon de la Paix à la buvette en passant par la salle des Quatre Colonnes et les couloirs.

Nos honorables s'éclaffaient de la mystification dont ont été victimes une vingtaine de leurs collègues, députés et sénateurs. L'hilarité de beaucoup était d'autant plus exubérante, qu'ils avaient failli se laisser prendre au piège.